Discours prononcé par M. Gaston Leduc

Autor(en): **Leduc, Gaston**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **6 (1948)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-132803

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Discours prononcé par M. Gaston Leduc,

professeur d'économie politique à l'Université de Paris

Mesdames, Messieurs,

Je désire exprimer à M. le recteur de l'Université de Lausanne mes sentiments de très vive gratitude pour m'avoir permis d'assister à cette cérémonie. En confiant à l'Université, où il enseigna durant vingt-deux années la science économique, le portrait de l'un de ses maîtres les plus illustres, je ne fais qu'accomplir, bien tardivement d'ailleurs, un vœu exprimé avant sa disparition par Mlle Aline Walras, à laquelle me liait une affectueuse et profonde amitié. Je l'avais connue à l'occasion des travaux qu'il m'avait été donné d'entreprendre sur les publications de son grand-père, Antoine-Auguste Walras, figure attachante, s'il en fut, parmi les représentants de la pensée économique française du dernier siècle. Et j'avais admiré avec quel dévouement sans relâche et quelle piété filiale cette noble personne, que semblait dévorer un feu intérieur, prenait soin de veiller sur les mémoires qui lui étaient si chères et d'entretenir le dépôt sacré qui lui avait été confié.

Coïncidence curieuse : le Français qui devait élever à un si haut degré la réputation de l'école définitivement enregistrée dans l'histoire de la pensée économique sous le nom d'Ecole de Lausanne, était un fils de la Normandie, puisque né à Evreux, et de souche maternelle pleinement normande, en 1834. La plus grande partie de l'enfance de Léon Walras s'écoula dans cette chère et pour lors si paisible ville de Caen, où son père, Antoine-Auguste, enseigna la philosophie au Collège avant d'y devenir, pour un temps, inspecteur de l'Académie. Combien m'est-il agréable aujourd'hui de rappeler que ce sont précisément ces attaches normandes et plus spécifiquement caennaises de la famille Walras, qui m'incitèrent, voici bientôt quinze ans, à m'intéresser à des travaux auxquels me conviait ma qualité de professeur à la Faculté de droit de Caen, qualité que je m'honore grandement de posséder encore aujourd'hui.

Pour bien situer la genèse de l'Ecole de Lausanne, il convient donc de remonter jusqu'à l'œuvre de celui dont Léon Walras ne prononçait jamais le nom sans se découvrir et qu'il désignait lui-même comme « ce travailleur consciencieux et persévérant, mon cher père et savant maître ». Cette filiation de pensée ne représente pas un cas unique dans l'histoire de notre science, ce qui me paraît d'ailleurs constituer un témoignage en sa faveur.

Nous connaissons le cas des Mill, et, plus récemment, celui de Lord Keynes, en Angleterre, et celui des Clark, aux Etats-Unis. Mais dans les trois cas que

je viens de citer, il est arrivé aux fils, en de nombreux points, de poursuivre leurs efforts dans des voies assez différentes, voire tout à fait divergentes de celles qu'avaient tracées les pères. Rien de semblable chez les Walras. — Et déjà tout le corps des théories et surtout des constructions doctrinales de l'illustre économiste se trouve, au moins en germe, dans les propres conceptions de l'auteur de ses jours. C'est à Caen, dans la petite maison de la rue de Bretagne, que l'enfant s'initie aux mystères de cette discipline nouvelle et austère. Il lui suffit d'assister en spectateur aux causeries familières au cours desquelles son père procède devant son collègue, M. Noël, professeur de rhétorique, à la lecture des fragments terminés de ses ouvrages, de ses interventions à l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de Caen ou des articles qu'accueille libéralement le périodique local, la *Revue de Caen.*

« J'ai appris ainsi, à quinze ans, écrira plus tard Léon Walras, dans l'article qu'il consacrera à l'œuvre de son père, que la terre et son service avaient une valeur intrinsèque provenant de leur utilité combinée avec la limitation de leur quantité, valeur qui va croissant dans une société progressive, et que rationnellement, la terre devrait appartenir à tous et la rente payer les frais des services publics, chacun de nous étant libre de travailler pour vivre et d'épargner pour s'enrichir. Je l'ai appris comme j'avais appris déjà que la terre tourne sur elle-même autour d'un axe passant par les pôles et tourne en outre autour du soleil dans le plan de l'écliptique. » Et, faisant allusion aux déboires éprouvés par son père, qui ne put jamais réaliser le rêve de sa vie : devenir professeur d'économie politique, et mourut avant d'avoir pu assister à la réalisation de ce rêve dans la personne de son fils, Léon Walras ajoutait : « Je n'ai pas le moindre doute qu'un jour viendra où les hommes qui ont réduit mon père au silence seront aussi odieux et aussi ridicules que ceux qui ont inquiété Copernic et tourmenté Galilée. »

De la maison familiale de Caen à la chaire de Lausanne, dans laquelle Léon Walras monta en 1870, la route fut longue et sinueuse. Il fallut vingt-deux années pour la franchir. Deux étapes essentielles valent d'être rappelées : la première passe par Pau, l'aimable cité pyrénéenne, où Antoine Walras avait terminé sa carrière administrative et pris sa retraite, toujours passionné d'économie politique, au désespoir de son excellente femme, et rongé par le chagrin de n'avoir pu y trouver sa place. Par un soir de l'été de 1858, le père et son fils, alors âgé de vingt-quatre ans et qui cherchait sa voie dans la littérature, après avoir renoncé à la carrière d'ingénieur, cheminaient côte à côte le long du Gave de Pau. La conversation, bien sûr, porta sur l'économie politique. Les deux interlocuteurs s'enflamment, comme à l'accoutumée. Deux grandes tâches leur paraissent encore à entreprendre, pour donner à leur siècle une empreinte durable : achever de créer l'histoire (mérite que Léon Walras attribuera plus tard à Renan) et commencer à créer la science sociale. « Ce fut alors, nous confiera après coup le maître de Lausanne, que, devant la

porte d'une campagne appelée « Les Roseaux », je promis à mon père de laisser la littérature et la critique d'art pour me consacrer entièrement à la continuation de son œuvre.»

Celle-ci en valait la peine. Et la tâche était en de bonnes mains. Mais quelle consternation dans la famille lorsqu'il fallut avouer la détermination définitive du jeune homme. « Mon pauvre enfant, lui avoua sa mère, mais sans oser expliciter davantage les motifs de sa désapprobation, tu vas donc faire de l'économie politique comme ton père ! »

Cette fois-ci, le chemin de la vie était trouvé. Il restait à s'y faire une véritable situation et pour cela à se signaler à l'attention du monde savant.

L'occasion s'en offrait, sous la forme d'un nouvel ouvrage à thèse d'un homme demeuré célèbre dans l'histoire de la pensée économique par ses polémiques retentissantes : Pierre-Joseph Proudhon. La publication était intitulée : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise.* Vigoureuse dans la forme, elle reposait sur des raisonnements économiques de la plus haute fantaisie. C'était là une proie facile pour un tempérament juvénile de polémiste déjà affirmé, servi par un style incisif et mordant.

Dix ans auparavant, la *Philosophie de la misère* du même Proudhon provoquait une réplique retentissante : la *Misère de la philosophie* d'un jeune philosophe allemand, à la recherche d'une culture économique : Karl Marx. Cette fois-ci, la riposte nous valut : *L'économie politique et la justice* d'un autre néophyte. On peut se demander si la véritable destinée de Proudhon n'était point d'éveiller des vocations, par action répulsive en quelque sorte !

La réfutation du jeune Léon comblait d'aise le cœur paternel de son maître en économie politique. « Tu as enserré ton homme dans un cercle de fer et tu l'as étreint d'une main de Titan ! » Et, à quelque temps de là, il laissera éclater son espoir : « Imagines-toi bien qu'avec les idées que tu as dans la tête, tu es appelé à prendre et à porter le sceptre de l'économie politique. »

Mais, malgré cette prédiction, dont nous reconnaissons aujourd'hui toute la justesse, le succès était alors loin d'être acquis. Il fallut, pour le provoquer, un concours heureux de circonstances, qui constitue précisément la seconde des étapes auxquelles je faisais précédemment allusion.

Celle-ci passe par Lausanne, où Léon Walras vint une première fois au mois de juillet 1860, en qualité de participant à un congrès international de l'impôt, qui réunissait, sous le patronage des autorités du canton, la plupart des économistes les plus marquants de l'époque.

Le futur professeur s'y fit remarquer. Et nous savons la suite, contée par lui-même : « Un jeune avocat qui avait assisté aux séances du congrès dans la tribune publique, et qui n'avait pas eu l'occasion de faire ma connaissance à Lausanne, vint me voir à Paris, après mon retour, pour me dire combien il en avait été frappé. Nous sympathisâmes avec la vivacité de notre âge. Il s'appelait Louis Ruchonnet et avait la vocation politique. Dix ans plus

tard, en juin 1870, devenu chef du Département de l'instruction publique et réorganisant l'Académie de Lausanne, il me fit une nouvelle visite et m'offrit de créer une chaire d'économie politique à la Faculté de droit si je m'engageais à me présenter au concours pour l'obtenir. J'acceptai, et c'est ainsi que le Congrès de l'impôt réuni à Lausanne en 1860 m'a réellement ouvert ma carrière. »

Ce que ne nous dit pas Léon Walras, et qui mérite d'être rappelé, à la grande confusion des économistes professionnels, c'est qu'un concours sur mémoires organisé par le Conseil d'Etat du canton de Vaud sur le problème de la refonte du système fiscal du canton et confié au jugement d'économistes consacrés, ne valut à son travail qu'un quatrième accessit tandis que la palme était accordée — singulière revanche du sort ! — à son vieil adversaire Proudhon, jugé moins révolutionnaire que son compatriote, en l'occurrence. Et nous savons, par ailleurs, que le jury chargé de se prononcer sur sa candidature à la nouvelle chaire de la Faculté de droit de Lausanne se composait de six membres, dont trois personnes notables du pays et trois professeurs d'économie politique. Cet aéropage mi-savant, mi-profane, parvint tout juste à se couper en deux. Fort heureusement, le président, le professeur Dameth, de Genève, qui avait voix prépondérante, déclara que, tout en partageant le point de vue de ses collègues, il jugeait cependant de l'intérêt de la science que des idées originales, mais évidemment sincères et sérieuses, pussent être professées et que, par ce motif, il accordait sa voix. Sans le ralliement de ce sage, l'Ecole de Lausanne ne fût point née. Belle leçon de modestie pour les examinateurs de l'avenir !

Ce que la présence de Léon Walras dans cette chaire devait procurer d'enrichissement à la pensée économique, mon collègue et ami Firmin Oulès vous le dira dans un instant. Avec patience et persévérance, la construction scientifique et doctrinale, dont les bases avaient été jetées dès l'adolescence, fut poursuivie au cours des années d'enseignement, d'abord, puis de retraite studieuse, ensuite. Construction qui fait penser à l'œuvre d'un architecte, plus encore qu'à celle d'un économiste. Ce dont Léon Walras se rendait parfaitement compte, puisque dans les papiers inédits et de si grand intérêt que conserve pieusement votre Université, se trouve consignée cette réflexion significative et combien représentative de la personnalité du maître : « Je ne suis pas un économiste, je suis un architecte. Mais je sais mieux l'économie politique que les économistes. » Il y aurait beaucoup à dire sur cette conception de la science économique. A la vérité, c'est tout le passionnant débat sur l'économie mathématique qu'il nous faudrait évoquer ici.

Il ne fut pas donné à cet homme, qui souffrit toute sa vie de l'incompréhension dont il se sentait l'objet de la part de ses compatriotes, d'assister au développement si remarquable pris de nos jours par le traitement quantitatif des données et des relations économiques. Il estimait que cinquante années

s'écouleraient sans doute avant qu'il fût compris. La postérité lui fut moins cruelle, même dans son pays de France. Il connut du moins la grande consolation d'avoir deux patries. Il aimait profondément l'Université qui lui avait permis de se réaliser dans toute sa plénitude. Il était attaché à sa charmante résidence, à ce beau pays dont il goûtait avant toute chose l'esprit de tolérance et l'amour de la liberté. Retiré à Clarens, quelques années après sa mise à la retraite, il y était apprécié de tous par ses manières affables et l'extrême modestie de sa vie. Jusqu'à ses derniers jours, malgré l'usure des ans, il ne cessa de perfectionner sa construction, entretenant avec les économistes de tous les pays une correspondance scientifique dont on mesurera toute l'importance le jour où le relâchement des impératifs de l'économie en auront permis la publication.

Il souhaitait parfois que lui vînt la sagesse de cesser son effort scientifique pour consacrer le reste de sa vie à la contemplation des splendeurs naturelles dont il était entouré, à la pêche, à la peinture et à la numismatique. Mais il ne pouvait se résigner à rompre le vœu prononcé sur les bords du Gave de Pau. Il étudia donc jusqu'à la fin, polissant et repolissant sans cesse une œuvre dont il n'était jamais pleinement satisfait. Nous devons au professeur Charles Rist cette anecdote si significative et si touchante dans sa simplicité : Une délégation d'économistes étrangers s'en vint un jour à Clarens pour saluer le vieux maître. Elle ne trouvait pas sa demeure. Un passant, interpellé, se fit répéter le nom de l'occupant et s'écria, après un temps d'hésitation : « Ah, vous voulez dire ce vieux professeur qui passe son temps à relire ses propres livres et à rechercher ses erreurs ! »

Nous savons en effet quelle était la philosophie de ce sage. Il a pris soin de nous le dire, dans une note griffonnée au crayon en guise de conclusion anticipée à son autobiographie et que nous ont révélé les patientes recherches de mon collègue américain William Jaffé : « La seule immortalité qu'il nous soit permis d'espérer est celle de notre propre travail. Nous devons travailler et nous réjouir par anticipation du succès de notre travail. Tel est le secret de la moralité et celui du bonheur. »